

Récit

Les Juifs de Buenos Aires

Muriel Klein-Zolty

Lorsqu'on quitte la campagne argentine pour pénétrer dans la mégapole de Buenos Aires, le contraste est saisissant. On est happé par le bouillonnement d'une capitale hydrocéphale, surpeuplée, polluée, trépidante, avec ses cartoneros, ses mendiants, ses gratte-ciel et ses spots publicitaires. Alors que notre cheminement dans la pampa était placé sous l'égide de l'absence¹, à Buenos Aires nous avons rencontré une communauté vivante, forte de 250 000 âmes (sur les quelque 300 000 Juifs vivant en Argentine). Nous avons eu un aperçu de ses contradictions, de ses difficultés, de sa vitalité. De la richesse de nos échanges, retenons quatre grandes thématiques, classées selon une chronologie historique.

L'immigration juive Buenos Aires²

Dès 1860, il existe à Buenos Aires une communauté juive d'un millier de personnes, composée de commerçants originaires d'Europe occidentale. Mais l'immigration de masse des Juifs de l'Em-

pire tsariste ne commence qu'à la fin des années 1880, sous l'effet de la politique de l'État argentin qui ouvre ses portes aux Européens, même à ceux qui n'ont pas les moyens de payer leur traversée. Les plus pauvres choisissent donc l'Argentine plutôt que les États-Unis.

Fuyant la misère et les pogroms, entre 200 000 à 250 000 Juifs de l'Empire tsariste s'établissent en Argentine entre 1890 et 1930. La plupart s'installent dans la capitale. Contrairement aux Juifs recrutés par la JCA³ pour peupler la Pampa (environ 40 000) et dont l'immigration s'est déroulée de manière organisée, ceux de Buenos Aires sont en général arrivés par leur propres moyens, dans le cadre d'une décision individuelle et spontanée. Ils se regroupent dans le quartier *Once*, les hommes trouvent un emploi de travailleur de force ou d'ouvrier dans l'industrie. Tous connaissent une extrême pauvreté.

Dans ce nouvel environnement de *porteños*⁴, où se

mélangent Italiens, Espagnols, etc., ils créent des réseaux d'entraide (*Landmanschaften*) et des réseaux de sociabilité religieux, politiques et culturels. Beaucoup sont fortement politisés et adhèrent à des associations spécifiquement juives (*bundistes*, *poale sionistes*) ou rejoignent les partis politiques argentins (anarchistes, communistes). Jusqu'à la guerre de 1914, le courant anarchiste est fortement représenté dans les masses juives de Buenos Aires, à tel point que le quotidien de ce mouvement, *La Protesta*, publie tous les jours une page en yiddish. Puis, après la guerre, le communisme devient un courant dominant.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, un très fort réseau journalistique, souvent en langue yiddish, reflète les différentes options idéologiques. « Un élément essentiel que les Juifs ont apporté à l'Argentine est le journalisme, nous explique Ivan Bartolucci, notre guide. Cela tient à la tradition du journalisme yiddish ».

Une vie culturelle très active se développe. Ainsi existe-il à Buenos Aires cinq théâtres yiddish jusqu'aux années 1960. « Entre 1920 et 1940, 2 000 livrets de théâtre yiddish ont été édités », souligne

Ce récit fait suite à celui écrit par Jacques Burko dans le précédent numéro de *Diasporiques* (p. 11-15) : *Les paysans juifs d'Argentine*. L'encadré de la page 50 rappelle l'origine de l'un et l'autre article.

¹ Comme l'écrit Jacques Burko dans *Diasporiques* (n° 40, décembre 2006, p. 11), si les immigrants juifs ont laissé des traces innombrables dans les villages qu'ils ont construits, aujourd'hui il n'y reste pratiquement pas de Juifs. Dès 1930, ils ont vécu un phénomène d'exode rural et de promotion sociale et se sont installés en ville, essentiellement à Buenos Aires.

² Nous sommes au Yivo (voir encadré p. 50) où nous écoutons Eliahou Toker, poète et écrivain, nous dresser un historique de l'immigration juive à Buenos Aires. Le lendemain, dans les locaux de l'Amia, un exposé de la sociologue Ana Weinstein complètera ce panorama.

³ La « Jewish Colonisation Association » fondée en 1891 par le Baron de Hirsch. Voir à ce sujet l'article de Jacques Burko (*Diasporiques*, n° 40, p. 12).

⁴ Habitants de Buenos Aires.



Sylvia, archiviste au Yivo



Rectificatif

Jacques Burko nous a fait part d'un courrier reçu d'Ivan Bartolucci au sujet de l'article qu'il a publié sous le titre *Les paysans juifs d'Argentine* dans le précédent numéro de *Diasporiques*. Son correspondant s'étonne que son rôle personnel dans l'organisation de ce voyage d'études n'ait été mentionné ni dans le court texte de présentation de l'article ni dans l'article lui-même ni à propos des photos l'illustrant. Il fait ainsi remarquer que la photo de la page 11 omet de mentionner son nom (alors qu'il est assis aux côtés de Jorge Goldenberg) et il signale aussi que la légende de la photo de la page 12 est erronée : il s'agit du guide de la synagogue de Novibuco et non de celui de la colonie Villa Dominguez. En plein accord avec Jacques Burko, nous lui donnons bien volontiers acte de ces remarques légitimes.

La rédaction

Sylvia Lanceman, archiviste au Yivo.

Mais l'immigration juive à Buenos Aires possède aussi ses zones d'ombre. Myrtha Shalom, auteur d'un livre sur la traite des blanches, nous raconte l'épopée de plusieurs milliers de jeunes filles juives d'Europe de l'Est, importées en Argentine par des proxénètes juifs qui leur promettent le mariage. Ils œuvrent avec l'aval des forces de police argentines, dans le cadre de l'association *Zvi Migdal* qui, depuis 1904, a son siège à Buenos Aires et la couverture légale d'une société juive d'entraide. Au recensement de 1914 ils figurent comme commerçants et les prostituées juives comme couturières ! Face au scandale de la traite des blanches, la communauté juive réagit. Les proxénètes subissent des mesures d'ostracisme, ils sont contraints de créer un cimetière à part dans la banlieue et, à plusieurs reprises, le théâtre yiddish leur refuse l'entrée. Pourtant, ces actions s'avèrent inefficaces pour intimider réellement la pègre. Le réseau de prostitution ne sera en fait démantelé qu'en 1930, un des rares effets

positifs du coup d'État militaire et du climat de puritanisme qu'il a engendré !

Si l'immigration en provenance de l'Empire tsariste est majoritaire, il existe également une petite communauté sépharade, qui représente 10 % des Juifs argentins. Les premiers immigrants sépharades en provenance du Maroc, de la Syrie, de Turquie arrivent à Buenos Aires dans les années 1880, nous explique-t-on au CICSEF⁵. Une deuxième vague les suit, après la chute de l'Empire ottoman. Leur connaissance du judéo-espagnol a favorisé leur intégration dans un contexte culturel hispanophone. À l'exception de quelques centaines de Juifs fuyant l'Allemagne nazie et qui seront encore accueillis en Argentine un peu plus tard, l'immigration de masse s'achève dans les années 30 avec la crise mondiale et l'application d'une législation restrictive par la dictature du général Uriburo. Une série de généraux nationalistes se succèdent alors au pouvoir jusqu'à l'élection de Peron en 1946.

L'après guerre et le péronisme

Sympathisant des nazis, Juan Peron, qui a fait ses classes en Italie mussolinienne et en Espagne franquiste, a exercé de 1946 à 1955 puis de 1973 à 1974⁶ une dictature teintée de populisme. Mais, en raison de ses réformes sociales massives, il n'a pas laissé que des souvenirs négatifs et le péronisme demeure un des

grands mythes de la société argentine. Mouvance complexe et contradictoire, il recouvre une grande partie de la vie politique, de la gauche à la droite.

Dans les années d'après-guerre, la communauté juive consolide son processus d'intégration. Certes l'accueil des nazis (environ un millier) par Peron suscite-t-il son inquiétude et son indignation. Mais sa vitalité, entre 1950 et 1970, n'en est pas pour autant affectée : « Les Juifs n'ont jamais été aussi nombreux que pendant cette période. On en comptait alors entre 350 000 et 400 000, vivant en majorité à Buenos Aires », rapporte la sociologue Ana Weinstein. Les témoignages s'accordent pour décrire une communauté foisonnante, à la fois sur le plan culturel et politique. « Dans les années 1950-1960, le judaïsme laïque de gauche yiddishiste est florissant. Celui-ci est favorisé par l'existence d'un réseau scolaire d'écoles en langue yiddish », dit Ester Szwarc, professeur de yiddish au Yivo. Par ailleurs, les Juifs sont fortement représentés dans les partis de gauche, du communisme au trotskisme. Parallèlement, à partir des années 1960, la communauté juive poursuit un processus de mobilité sociale, de déprolétarianisation. Elle accède à une certaine prospérité (on constate l'émergence d'une classe intellectuelle et d'une bourgeoisie).

Pourtant, progressivement, s'amorce un lent déclin du judaïsme yiddishiste, pour des raisons à la fois sociales et politiques. « Dès les années 1960, le yiddish perd sa base sociale. Ce n'était plus la langue parlée à la maison », nous déclare Jorge Goldenberg, dramaturge. Un inévi-

⁵ Le Centre d'Investigation et de Diffusion de la Culture Sépharade, où nous sommes accueillis par Hélène Gutkowski, spécialiste de l'histoire des Juifs sépharades.

⁶ Entre les deux dates, des dictatures militaires de droite se sont succédées en Argentine.



Ivan Bartolucci, notre guide argentin

Photo J.-F. Lévy

table processus d'assimilation culturelle est en germe. Celui-ci n'est pas spécifique à l'Argentine mais il repose, dans ce pays d'immigration, sur un fondement idéologique. « Dès les années 1960, on voit apparaître une idéologie patriotique du *melting pot* et du renouveau culturel. On parlait alors de fusion de population, d'*argentinité*. Cette idéologie, visant à rompre avec le Vieux Continent, a été l'un des éléments entraînant le déclin du yiddish » témoigne Ester Swarc, qui se bataie aujourd'hui pour perpétuer l'usage de cette langue. L'autre cause du déclin du yiddish est l'essor du sionisme politique. « Sous l'influence de l'État d'Israël, dès la fin des années 1970 les cours de yiddish sont remplacés dans les écoles juives par l'apprentissage de l'hébreu », nous dit-elle.

Sur le plan politique, on assiste à l'affaiblissement progressif du judaïsme de gauche. L'audience du parti communiste diminue dès la fin des années 1960, à la fois pour des raisons sociales et politiques et, à partir des années 1970 et encore plus des années 1980, avec l'arrivée du néolibéralisme, « la communauté juive entame un virage à droite » constate Jorge Goldenberg.

Un dernier sursaut est donné par l'adhésion de nombreux jeunes Juifs à un nouveau mouvement contestataire qui ébranle la société argentine des années 1970 et 1980. Se réclamant d'un péronisme critique, ce mouvement, d'où sont issus les *Montoneros*⁷,

⁷ Mouvement d'extrême gauche, apparu en 1970, qui a par moments préconisé la lutte armée.

⁸ N'oublions pas, toutefois, qu'en 1955 l'aviation militaire bombarde la Plaza de Mayo, faisant des milliers de victimes.

élabore une mine d'idées et d'expériences alternatives. Ce mouvement subira de plein fouet la répression durant la dictature militaire.

Les Juifs sous la dictature militaire

Si Peron (et les militaires qui lui ont succédé de 1955 à 1973) a persécuté ses opposants, cette persécution est restée relativement modérée au cours de cette période⁸ comparativement à la terreur d'État qui commence à son retour au pouvoir en 1973-1974 et surtout au cours du gouvernement de sa veuve, Isabel Peron (1974-1976)⁹, pour atteindre son point culminant durant la première dictature militaire (celle de Videla). De 1976 à 1983, ce sont les années de plomb, au cours desquelles disparaissent quelque 30 000 personnes.

Deux témoins de cette période, Herman Schiller et Félix Kaufman, nous parlent de leur engagement. Le premier a été le fondateur d'un journal juif défendant les droits de l'homme, *Nouvelle Présence*, journal qui a pu échapper à la censure et tirer 500 numéros à 20 000 exemplaires. Le deuxième a été emprisonné et a subi la torture. Tous deux s'accordent à nous dire que la dictature n'a pas eu ouvertement, à l'égard de la communauté juive, une attitude antisémite. Mais, selon eux, les raisons de cette retenue sont purement pragmatiques. « Les militaires avaient besoin de l'appui de Washington et donc n'ont pas affiché leur antisémitisme ». Cependant « quand les militaires avaient affaire

⁹ Recherchée par la justice argentine, Isabel Peron vient d'être arrêtée en Espagne où elle réside depuis 1981.



Photo J.-F. Lévy

à un Juif de gauche, ou simplement à un Juif exprimant une opinion jugée subversive, ils se rattrapaient ». Félix Kaufman évoque « la rage antisémite » de ses bourreaux. « Les insultes antisémites fusaient. Sur les 30 000 disparus, on compte 10 % de Juifs alors que ces derniers ne représentent que 1 % de la population globale ».

Cet antisémitisme s'explique en partie par l'influence du nazisme sur l'armée et l'extrême droite argentine. S'il existait des tendances antisémites dans la société argentine avant le nazisme, alimentées par l'Église catholique, selon Herman Schiller « l'idéologie nazie a infiltré l'armée argentine dès les années 1930. Ce lien ne s'est pas démenti et, par la suite, les nazis sur le territoire argentin ont aidé l'armée dans la répression. La dictature était philonazie ». Herman Schiller et Félix Kaufman déplorent tous deux la faillite des autorités religieuses juives et des institutions communautaires qui « par prudence ou par lâcheté » se sont « compromises avec la dictature ». Un



Depuis quelques années, le cercle Wladimir Rabi¹ organise des voyages de mémoire et d'étude sur les traces de diverses communautés juives. Jusqu'à présent, notre destination de prédilection a été l'Europe de l'Est. Nous nous sommes ainsi rendus consécutivement en Pologne, Hongrie, Ukraine occidentale, accomplissant une quête douloureuse du passé. Après ces voyages pèlerinages sur les lieux du massacre, dans des régions de malheur, peuplées d'absences juives, nous avons choisi en 2006 une destination plus légère, l'Argentine. Nous savions bien sûr que notre quête transatlantique nous confronterait aussi à des ombres, aux disparus de la dictature, à la misère. Mais nous échapperions cette fois-ci aux méandres du passé. Nous partions dans un pays d'immigration, de rêve millénariste, du côté du soleil et du tango.

Deux groupes composés d'une trentaine de membres chacun ont ainsi, pour quinze jours, au mois de novembre et au mois de décembre, mis le cap sur l'Amérique du Sud. Cette aventure a été possible grâce à quatre personnes : André Kosmicki et Lloica Czackis, qui ont pris en charge l'infrastructure et la logistique, préparé les rencontres avec diverses personnalités ; Paule Ferran et Ivan Bartolucci qui ont accompli un travail de prospection dans les colonies juives de la pampa. Le dévouement d'André, l'érudition et le dynamisme d'Ivan, argentin d'origine, qui nous a servi de guide, ont séduit tous les participants. L'autocar, ce vecteur d'un nouveau nomadisme dans lequel nous avons parcouru quelque trois mille kilomètres de pampa, est un lieu propice à d'interminables réflexions sur l'identité juive, argentine, laïque. Dans cette sorte de *shtetl* ambulante nous avons vécu des moments extraordinairement riches en émotions, échanges, réflexions. Comme dans les innombrables conférences qui ont émaillé notre séjour.

Dans le précédent numéro de *Diasporiques*, Jacques Burko a largement développé l'un des aspects les plus émouvants de notre voyage : notre découverte de la pampa et de ses traces juives. Il a retracé les détails de cette épopée qu'a été la colonisation des terres agricoles par les Juifs venus de Russie entre 1887 et les années 30, suite à l'entreprise du baron de Hirsch. Dans celui-ci, c'est notre séjour à Buenos Aires et notre rencontre avec de nombreux protagonistes de la communauté juive qui sont évoqués. Nous avons notamment été reçus au Yivo (Institut de recherches culturelles yiddish créé à Vilnius en 1925 et à Buenos Aires en 1929) et à l'AMIA (Organisme de services communautaires qui fédère les différentes tendances du judaïsme argentin).

Notre incursion en Uruguay et notre rencontre avec des Juifs de Montevideo pourraient faire l'objet d'une troisième et dernière chronique. ■

M.K.-Z.

¹ Cercle Wladimir Rabi, 10 rue des Francs-Bourgeois, 67000 Strasbourg. ☎ 03 88 22 96 24.

Voyages à venir : www.valiske.com

rabbin, pourtant, a dérogé à cette attitude attentiste : Marshal Meyer, d'origine new yorkaise, fondateur du mouvement *massorti*¹⁰ en Argentine et d'un séminaire rabbinique latino-américain. « Il est le seul à avoir adopté une attitude courageuse. C'est le seul qui ait osé, dans

¹⁰ Courant qui se situe entre le judaïsme réformé et le judaïsme orthodoxe et qui vise à conjuguer tradition et innovation.

sa synagogue, attaquer la dictature, et ses discours ont été publiés dans notre journal. Par la suite, certains athées du journal ont commencé à aller à la synagogue chez Marshal Meyer », ajoute Herman Schiller. Aujourd'hui, la communauté juive commence tout juste à faire son autocritique et à sortir de la chape de plomb qui l'a enfermée dans le silence. Cette amorce d'un travail de mémoire s'intègre, à une plus grande échelle, dans celui de l'ensemble de la société argentine qui, depuis 2002, a abrogé les lois d'immunité protégeant les militaires tortionnaires.

« La dictature m'a paradoxalement permis de retrouver mon identité juive. Elle s'est révélée à moi dans la nudité. Tu es juif, tu es marqué, tu es mis à nu. C'est dans la nudité imposée par les tortionnaires que j'ai compris que j'étais juif ». Ces paroles de Félix Kaufman nous ont tous profondément marqués.

La communauté juive depuis le retour à la démocratie

Depuis le retour à la démocratie, la communauté juive a été ébranlée par deux attentats meurtriers : celui qui a visé l'ambassade d'Israël, le 17 mars 1992, qui a fait 29 morts et 250 blessés, et celui dirigé contre le bâtiment de l'Amia, le 18 juillet 1994, qui a fait 87 morts et 100 blessés. Ces deux attentats ont créé un sentiment d'insécurité d'autant plus prégnant que leurs auteurs n'ont pas été identifiés. Deux thèses s'affrontent, qui semblent épouser des clivages politiques. Si la piste iranienne est la plus fréquemment invoquée, selon Félix Kaufman, « il n'y a

aucune preuve dans le dossier de la présence d'Iraniens au moment des faits. D'après l'Apénia (une association de victimes), les coupables sont bien des Argentins, d'extrême droite ».

Un autre traumatisme résulte de l'irruption de la crise économique qui a ravagé l'Argentine de 2000 à 2003, conséquence d'une privatisation à outrance. « 40 000 Juifs ont eu recours à une aide financière émanant d'institutions juives, plus de 10 000 Juifs sont partis à l'étranger, en Espagne, aux États-Unis, le plus souvent en Israël, durant ces années de crise », dit la sociologue Ana Weinstein.

Pourtant, malgré la profondeur de ces traumatismes, se dégage chez nos informateurs un très fort sentiment de reconnaissance à l'égard de l'Argentine. « L'Argentine a été une terre d'accueil pour nos grands-parents. Elles nous a permis d'échapper à l'horreur de la Shoah ». « Nous avons construit ce pays dans lequel nous nous sommes intégrés et nous l'aimons. Notre identité argentine est très forte ». Si le sionisme semble être aujourd'hui l'idéologie majoritaire parmi les Juifs, « il s'agit d'un sionisme sentimental qui ne nous empêche pas d'aimer l'Argentine et de ressentir un patriotisme pour ce pays » explique Ana Weinstein. Sur les 16 000 Juifs partis à l'étranger depuis la dictature (6 000 pendant la dictature, 10 000 pendant la crise économique), un certain nombre reviennent. C'est le cas de Félix Kaufman. « En sortant de prison, je suis allé à Paris. Mais je regrettais l'Argentine et je suis rentré au pays ».

Aujourd'hui la vitalité de la communauté juive de Buenos

Aires est indéniable. Ainsi l'AMIA, dont le nouveau bâtiment reconstruit frappe par son aspect moderniste, joue un rôle non négligeable dans le domaine éducatif et social. Ainsi les écoles juives attirent de nombreux enfants, dans un contexte de crise du système éducatif public. Ce qui ressort avant tout, c'est le caractère pluraliste du judaïsme religieux : présence d'une synagogue syrienne, importance du mouvement *massorti*, etc.

En ce qui concerne les associations juives laïques et (ou) politiquement engagées à gauche, elles sont présentes à Buenos Aires. Ainsi le centre laïque juif Tsavta (de tendance *Hashomer Hatzair*) a un certain rayonnement et prépare notamment des enfants à une Bar Mitsvah laïque ; ainsi le mouvement Yok organise des conférences ; ainsi le Yivo gère de nombreuses activités culturelles et notamment des cours de yiddish. « Au Yivo, il y a 150 élèves, dont des élèves non-juifs, relate Ester Szwarc. Les motivations principales sont de garder les racines. Il y a aussi des étudiants en art ou en philosophie qui contestent les dérives de la mondialisation ». Rien de comparable bien sûr au « bouillonnement culturel » d'il y a quelques décennies. Aujourd'hui les nombreuses bibliothèques yiddish, trace d'un passé immémorial, n'ont pratiquement plus de lecteurs et les théâtres yiddish n'existent plus. Quant à la gauche juive, elle est minoritaire. « Il y a cinquante ans, se souvient Herman Schiller avec émotion, la gauche juive était très puissante. Maintenant elle est réduite à la portion congrue. Aujourd'hui la communauté juive est majo-

ritairement à droite, qu'il s'agisse de position par rapport à la politique israélienne ou de politique intérieure argentine ».

Si cette évolution de la communauté se retrouve dans d'autres pays, elle est accentuée en Argentine par un contexte de crise de la gauche en général. Pour Jorge Goldenberg, « Entre le libéralisme du gouvernement et les partis d'extrême gauche, il n'y a pas de parti de gauche bien crédible ».

On sent chez les Juifs de gauche que nous avons rencontrés l'expression d'une sorte de mal être, un sentiment de marginalité. « Aujourd'hui, les Juifs de gauche sont marginalisés des deux côtés, d'une part par la communauté juive mais aussi par un nouvel antisémitisme qui a envahi insidieusement la société argentine et malheureusement aussi la gauche », déplore Herman Schiller. Cet antisémitisme prendrait trois formes. Il résulterait d'abord du fond traditionnel d'idéologie de droite, perceptible dans l'armée et dans la police et qui continue de menacer la démocratie argentine. Il serait – forme nouvelle – alimenté comme en Europe par la politique israélienne. Et enfin, plus spécifique de l'Amérique du Sud, il résulterait de l'influence de Chavez, le leader populiste et antisémite du Venezuela. « Par anti-américanisme, les classes pauvres argentines soutiennent Chavez, appuient l'Iran contre les États-Unis. Elles risquent de dériver vers l'antisémitisme », explique Ana Weinstein. Ce nouvel antisémitisme a eu des répercussions sur les Mères de la Place de Mai, qui se sont scindées en deux groupes.

Pourtant, pour inquiétant qu'il soit, cet antisémitisme ne doit pas être surestimé. Le philosémitisme de beaucoup d'Argentins n'en reste pas moins prégnant. Une nouvelle expression de la judéité est même en train d'émerger : des initiatives individuelles et politiques valorisent le patrimoine juif et tendent à reconnaître explicitement l'apport des Juifs à l'Argentine. Parallèlement, une nouvelle idéologie prend corps, qui, en reconnaissant les cultures spécifiques, permet à la communauté juive d'affirmer sa visibilité. « Aujourd'hui, constate avec satisfaction Ester Szwarc, l'idéologie de l'argentinité et de l'éradication des différences n'a plus le vent en poupe. Maintenant, les différentes cultures sont valorisées et reconnues dans l'espace public. On y parle notamment des Juifs et les Juifs peuvent s'affirmer comme tels ». ■



Dans la cour de l'AMIA, sculpture de Yaacov Agam à la mémoire des victimes de l'attentat de 1994